

Judas, figure du traître*

S'il est un traître, c'est certainement Judas. Sa trahison est tellement fondatrice de la culture chrétienne, celui qu'il livre tellement considérable, que son nom propre est devenu un nom commun. Dès 1175, un « judas » désigne un délateur comme Ganelon. À la veille de la Révolution, le substantif sert à nommer sous la plume de Restif de la Bretonne la petite ouverture dont on use pour voir sans être vu. « Judas ! » se fit aussi insulte pour stigmatiser les personnages dont on se défie et devint une invective très en vogue au cours du XX^e siècle : les communistes, quand bien même ils sacrifiaient au matérialisme athée, ne dédaignaient point de se traiter mutuellement de Judas, comme Lénine le fit de Trotsky ou de Kautsky¹, Rosa Luxemburg de Scheidemann ou d'Ebert². Pour autant, peut-on affirmer que la messe est dite ? On assiste en effet aujourd'hui à une sorte d'« opération de réhabilitation » de la figure de Judas. On connaît le fameux livre de Kazantzákis, *La Dernière Tentation du Christ* de 1954, qui considère favorablement sa trahison, et l'on peut aussi citer le *Ponce Pilate* de Roger Caillois de 1961 ou l'*Évangile selon Pilate* d'Éric-Emmanuel Schmitt (2005). Le succès rencontré par la publication d'un texte apocryphe gnostique jusqu'ici inconnu, l'*Évangile de Judas*, a rencontré une faveur qui laisse perplexe. Le traître ne serait-il plus le traître ?

L'ambiguïté des évangiles

Pour étudier convenablement la figure de Judas, il importe de se départir des idées toutes faites et de convenir que les évangiles le présentent de manière particulièrement ambiguë. La première de ces ambiguïtés est certainement son nom. Si « Judas » ne fait pas difficulté puisque c'est un nom fort courant à l'époque (on connaît au moins 179 personnages qui portent ce patronyme³) qui reprend celui du patriarche biblique, « Iscariote » est beaucoup plus complexe. Certains y virent l'allusion aux « sicaires », ces guérilleros avant la lettre s'en prenant à ceux qui collaboraient avec l'autorité romaine ; il semble qu'il faille abandonner cette interprétation. D'autres y virent une désignation d'origine : Judas est l'homme de Carioth, un bourg de Judée. Mais cette solution crée autant de difficultés qu'elle en résout : comment expliquer la présence d'un Judéen au sein d'un groupe uniquement composé de Galiléens ?

Les quatre évangiles, en outre, ne s'accordent absolument pas sur la présentation des événements. Marc demeure très silencieux sur les réels motifs de la livraison de Judas. Il se borne à la traiter en trois phrases qui mettent en cause un disciple que l'on ne connaissait jusqu'à présent que par son nom : « Judas Iscariote, l'un des Douze, s'en alla chez les grands prêtres pour leur livrer Jésus. À cette nouvelle, ils se réjouirent et promirent de lui donner de l'argent. Et Judas cherchait comment il le livrerait au bon moment. » (*Marc* 14, 10-11). Pourquoi va-t-il chez les grands prêtres ? Accepte-t-il l'argent que ces derniers lui offrent ? Quel contentieux entretient-il avec Jésus ? Marc ne le dit pas, et reste également fort discret sur les détails de la livraison. C'est à peine si le lecteur sait que Jésus va être trahi grâce à une phrase de ce dernier qui plonge les disciples dans la consternation car aucun nom n'est

* Régis BURNET, « Judas, l'Évangile de la trahison », *Géopolitique* 109, 2010, p. 7-15.

1. LÉNINE, Article du 2 (15) jan. 1911 republié dans la *Pravda* du 21 jan. 1932 ; ID., « La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky », *Pravda* 213, 26 (13) déc. 1917.

2. R. LUXEMBURG, « Que veut la Ligue spartakiste ? Programme du Parti communiste allemand », *Die rote Fahne*, 14 déc. 1918 ; ID., « Notre programme et la situation allemande », Discours au congrès de fondation du PC allemand (*Spartakus-Ligue*), 31 déc. 1918-1^{er} jan. 1919.

3. T. ILAN, *Lexicon of Jewish Names in Late Antiquity* (Text and Studies in Ancient Judaism 91), Tübingen, Mohr-Siebeck, 2002, p. 112-125. Le nom est passé en grec sous la forme Ἰούδας ou Ἰούδης et on la trouve dans les textes littéraires, dans la Mishna, la Tosefta, les deux Talmud, dans des ossuaires (mont des Oliviers, mont Scopus, Vallée du Cédron, à Jérusalem et Talpiot), dans les papyrus en Égypte (archives de Zénon et de Babatha) ou en Palestine (Muraba'at) et sur des jarres à Massada.

prononcé (*Marc 14, 18-21*). La part active de Judas se borne à accompagner la troupe venue arrêter le Maître et à le désigner par un baiser : « Au même instant, comme il parlait encore, survient Judas, l'un des Douze, avec une troupe armée d'épées et de bâtons, qui venait de la part des grands prêtres, des scribes et des anciens. Celui qui le livrait avait convenu avec eux d'un signal : "Celui à qui je donnerai un baiser, avait-il dit, c'est lui ! Arrêtez-le et emmenez-le sous bonne garde". Sitôt arrivé, il s'avance vers lui et lui dit : "Rabbi". Et il lui donna un baiser. Les autres mirent la main sur lui et l'arrêtrèrent. » (*Marc 14, 43-46*) Que n'a-t-on pas écrit sur ce signe convenu (en grec *σύσσημον*) ! Il est certain que ce baiser traîtreusement donné a fait plus pour le décri de Judas que tous ses autres actes car il dissimule la noirceur du geste sous les apparences du respect et de l'amour. Cette attitude a influencé certainement durablement notre représentation du traître au point de devenir un poncif littéraire : rien n'est pire en effet qu'un traître qui feint la sympathie, puisqu'à la trahison, il ajoute le cynisme et le mépris de la noble valeur de l'amour.

Matthieu, quant à lui, rajoute d'autres détails, comme celui des trente deniers qui n'a probablement rien d'historique puisqu'il faut y voir une allusion à un passage de livre de Zacharie (*Zacharie 11, 4-16*) et surtout le fait que Jésus sache pertinemment qui est le traître : « Judas, qui le livrait, prit la parole et dit : "Serait-ce moi, rabbi ?" Il lui répondit : "Tu l'as dit !" » (*Matthieu 26, 25*). Ce qui pouvait, chez Marc, passer comme la simple intuition du bon chef de troupe qui pressent de la dissension dans les rangs pourrait ici passer pour de la faiblesse : pourquoi Jésus, qui connaît le traître, ne fait rien pour l'arrêter ? Paradoxalement, Matthieu semble plus favorable à Judas, puisqu'il le dédouane en partie de son acte : Judas, se rendant compte de ce qu'il a fait, en a remord et vient rendre l'argent aux prêtres. Ces derniers se rient de lui, ce qui accroît d'autant son désespoir : il finit par se pendre et les grands prêtres par acheter un champ avec le prix du sang (*Matthieu 27, 3-10*).

Luc, au contraire, charge Judas. Lors de la livraison, Jésus, qui se tait dans les autres évangiles, lui fait un reproche amer : « Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'Homme ! » (*Luc 22, 48*). Dans la continuation de l'évangile, les *Actes des Apôtres*, Luc va même plus loin en présentant une autre version de la mort de Judas. Non seulement Judas ne se repend pas, mais il meurt de manière atroce : « cet homme, avec le salaire de son iniquité, avait acheté une terre ; il est tombé en avant, s'est ouvert par le milieu, et ses entrailles se sont toutes répandues. » (*Actes 1, 18*). Le lecteur familier des écrivains antique sait que l'horreur de la fin signe l'atrocité des crimes : Judas meurt de la répugnante mort des tyrans et des persécuteurs comme Antiochus IV Épiphane⁴ qui avait profané le Temple ou Hérode le Grand ; il n'est donc pas pardonné par Dieu. En même temps, une troublante hésitation s'installe : comment peut-on mourir à la fois pendu et fendu par le milieu ? N'est-ce pas la preuve qu'on ne connaissait pas la véritable fin du traître ?

Jean, enfin, dresse un portrait particulièrement à charge de l'Isariote. En effet, face à un Jésus omniscient qui annonce dès le début qu'il va être trahi se dresse un Judas diabolique. « L'un de vous est un diable ! », prophétise le Nazaréen à l'orée de son ministère public (*Jean 6, 71*). Et de fait, lors de la Cène c'est bien Satan lui-même qui entre dans Judas quand Jésus lui donne la bouchée (*Jean 13, 23-31*). Le motif de la trahison est nettement établi par l'évangéliste : si Judas murmure au cours de l'onction à Béthanie, c'est « parce qu'il était voleur et que, tenant la bourse, il déroba ce qu'on y mettait » (*Jean 12, 1-7*). Pour Jean, les choses sont claires : l'opposition entre Jésus et Judas reprend l'éternel combat entre le Bien et le Mal.

Une première réception : la légende noire

Pour lever ces ambiguïtés, deux interprétations successives ont été apportées. La compréhension ancienne a tendance à charger Judas et à en faire ce fameux « traître par excellence » qui fit de son patronyme le nom commun de tous les traîtres. Cette « légende

4. La mort terrible d'Antiochus IV est conservée par Diodore de Sicile (*Histoires 29, 15*), Polybe (*Histoires 31, 9*), Flavius Josèphe (*Antiquités judaïques 12, 9, 1*) et les livres des Maccabées (*1Maccabées 6, 1-13 ; 2Maccabées 9, 1-28*). Il semble qu'Antiochus soit mort, frappé par les dieux (comme le dit Diodore), après avoir tenté de piller le sanctuaire d'Élymaïs.

noire » commença en réalité assez tardivement : Judas ne paraît pas passionner les premiers chrétiens. À l'exception des réflexions d'Origène (185-254), il fallut attendre le V^e siècle de Jean Chrysostome et Augustin pour que l'on se préoccupe de l'Ischariote. D'emblée, les deux Pères de l'Église sont d'accord : ceux qui prétendent que l'on doit excuser Judas sous le prétexte que son geste a permis la crucifixion et donc la Résurrection ainsi que le Salut des hommes se trompent car on ne juge pas une conduite à ses conséquences mais à ses intentions. En opposition avec la morale antique, qui évaluait les actions à l'aune de leurs conséquences, le christianisme opte définitivement pour une éthique des fins, qui juge les intentions. Pour Judas, la conséquence est désastreuse : le voici devenu un traître d'autant plus parfait qu'il trahit celui qui n'a qu'innocence en lui.

Les deux Pères insistent sur des aspects différents de la figure de Judas. Augustin est manifestement plus sensible à sa damnation, puisqu'il accentue, dans la *Cité de Dieu* (I, 17), l'horreur de son suicide. Alors que jusqu'à présent, le fait de se tuer soi-même – plutôt blâmé, contrairement à ce que l'on a beaucoup dit – n'était pas considéré comme une faute, Augustin pense le suicide comme le meurtre de soi et ouvre la voie à des siècles de réprobation. Dans le cas de Judas, le cas est aggravé : « en désespérant de la miséricorde de Dieu, il s'est fermé la voie à un repentir salutaire ». Judas qui a tenté d'échapper par la mort à son propre jugement, désespère de la miséricorde de Dieu et clôt toute perspective de contrition. Il se ferme définitivement au Salut. Aussi, dans la foulée de l'évêque d'Hippone, voit-on fleurir les représentations de l'Ischariote en damné des damnés. Juvencus et Sedulius, deux poètes chrétiens quasiment contemporains, ouvrent les hostilités en multipliant les cris de haines contre celui qui a livré Jésus. Ils sont suivis par un apocryphe, le *Livre de la Résurrection de Barthélemy*, qui exerça une influence décisive sur nos représentations de l'Enfer et qui décrit les tourments de Judas, dévoré par les trente dragons des péchés dont l'Envie, l'Arrogance, la Calomnie, l'Hypocrisie, la Colère, l'Égarement... Le cycle de légendes autour de saint Brandan, remontant au VII^e siècle, s'entend directement sur ces représentations et montre un Judas isolé sur un rocher au milieu des flots qui narre ses supplices au pieux abbé Brandan. Le texte en anglo-normand de Benedeit, datant du XII^e siècle se complaît à décrire avec un certain sadisme les tourments du pauvre apôtre : le lundi, c'est la roue, mardi, l'embrochement, mercredi, la poix bouillante, jeudi, le froid mordant, vendredi, l'écorchement et samedi un lieu qui sent si mauvais qu'on ne pense qu'à vomir⁵. Dante, dans la *Divine Comédie* (ch. XXXIV), se souviendra certainement de ces représentations d'horreur et situe Judas dans le dernier cercle de l'Enfer, celui des traîtres, transi par le froid dans lequel Satan, le pire des traîtres car un ange déchu, mastique éternellement Brutus et Cassius, les assassins de César, ainsi que Judas, qui livra le Christ. Les mystères du Moyen Âge puis l'art bâtiront de grandioses fresques dans lesquelles Judas se trouve toujours dans cette position de damné. Une légende médiévale, calquée sur celle d'Œdipe et reprise dans Jacques de Voragine, accentue l'épouvantable noirceur du personnage dont les forfaits commencent dès l'enfance, puisqu'il tue ses frères adoptifs, assassine son père, se marie avec sa mère, se roule dans le stupre et l'avarice et finit par mourir piteusement⁶.

Si Augustin s'intéressait au destin de Judas, Jean Chrysostome insiste davantage sur sa vie. Et il lui trouve deux vices à ses yeux terrifiants : être avare et être juif. Le patriarche de Constantinople lance en effet la longue histoire de l'antijudaïsme puis de l'antisémitisme chrétien en réalisant une synthèse jusque-là inédite : associer les juifs et le goût de l'argent. Jean Chrysostome se répand en invectives contre l'Ischariote à de nombreuses reprises et en particulier dans deux sermons consacrés à la trahison de Judas et dans son *Discours contre les juifs*. Il dresse le portrait d'un être cupide et veule, qui trahit son maître pour de l'argent et symbolise tous les juifs qui ont condamné Jésus. Son jugement, accablant au regard de l'histoire, est sans appel : « Si vous ne pouvez considérer sans une extrême indignation la trahison de Judas qui vendit son maître, et l'ingratitude des juifs qui crucifièrent leur roi, prenez garde de vous rendre aussi vous-même coupable de la profanation de son corps et de son

5. I. SHORT et B. MERRILEES (éd. et trad.), *Le Voyage de saint Brandan par Benedeit* (Classiques du Moyen Âge), Paris, Champion, 2006, v. 1353-1428.

6. P. F. BAUM, « The Mediæval Legend of Judas Ischariot », *Publication of Modern Language Association* 31, 1916, p. 481-632.

sang⁷. » À partir de Jean Chrysostome, une tradition s'ouvre, qui associe trahison et judéité. On la retrouve dans les Passions, mais aussi dans l'art qui dépeint Judas sous des traits hideux et lui associe quatre caractéristiques : la laideur et le « type juif⁸ » (nez crochu, maigre, traits accusés), le « costume juif » (robe longue, chapeau pointu), la couleur jaune et les cheveux roux⁹ signe de fausseté (le jaune est du faux or) et de danger, le goût pour l'argent (souvent symbolisé par la bourse). En Allemagne, jusqu'aux années 1950, on représentait à Oberammergau une Passion qui reprenait à la lettre ces stéréotypes que l'on retrouve également dans le Shylock de Shakespeare, le Fagin de Dickens, dans l'antisémitisme d'un Hawthorne ou d'un Henry Ford, ainsi que dans les caricatures de l'époque de l'Affaire Dreyfus ou dans les insultes nazies. Faut-il rappeler que le jeune Goebbels écrivit en 1918 une pièce en vers (non publiée mais conservée à Coblenz) de cinq tableaux sur Judas¹⁰ ?

Réhabiliter Judas

À partir du XVIII^e siècle, pourtant, les cris de haine se taisent et une nouvelle attitude prend le dessus. Elle se fonde sur une nouvelle compréhension, initiée par Reimarus (1694-1768), le beau-père de Lessing qui publiera en 1778 des fragments posthumes de son œuvre sous le titre *Fragmente des wolfenbüttelschen Ungenannten*, qui tentait de saisir de manière « rationnelle » et « historique » les événements de la vie de Jésus. Reimarus est le premier à proposer l'idée que Jésus était le chef d'une troupe de disciples se présentant comme le Messie. À sa mort, désorientés, ses partisans auraient inventé le système d'un Sauveur spirituel et souffrant. Les successeurs de Reimarus n'avaient qu'à perfectionner le système. Pour les uns, Judas n'est pas le traître annoncé mais simplement un disciple un peu naïf qui se trompe de messianisme. Convaincu que son maître était bien le Messie triomphant mais voyant qu'il tardait à se manifester comme tel, il chercha à le mettre au pied du mur en le livrant aux autorités. Ainsi, pensait-il, serait-il contraint d'exhiber sa puissance et de bouter les Romains hors de Palestine. Mais rien ne marche comme prévu, et voilà que le soi-disant traître se suicide. Pour les autres, dont David-Friedrich Strauß, l'auteur d'une célèbre *Vie de Jésus*, ou bien Ernest Renan, Judas n'est plus qu'un « loser », appâté par le gain, qui met un doigt dans un engrenage politique qu'il ne maîtrise pas, qui finit par le broyer tout entier. Ces deux interprétations, constamment reprises et affinées jusqu'au XX^e siècle, reviennent à dédouaner Judas. Que ce soit en le présentant comme un mauvais tacticien politique ou comme un banal aigrefin dépassé par ses petites arnaques, on diminue sa culpabilité. Ce n'est pas de sa faute, s'il a un mauvais naturel ou une fausse appréciation des forces en présence ! À la suite de Klausner¹¹, certains exégètes contemporains réussissent même à le réhabiliter tout à fait : Judas est troublé par les infractions à la Torah que Jésus commet et se persuade peu à peu qu'il est en présence d'un faux prophète. Il a donc le réflexe d'un juif pieux qui respecte la Loi quand elle commande de livrer le faux prophète aux autorités. Voilà donc l'archi-traître devenu un fervent zélé de la Loi.

Ces idées, fomentées d'abord dans les milieux exégétiques, ne tardèrent pas à faire leur chemin jusqu'aux cercles littéraires. Anatole France dans son *Jardin d'Épicure* reprend la curieuse histoire d'un personnage historique, l'abbé Egger qui, sous la Monarchie de Juillet, était convaincu que Judas était le symbole même de la Miséricorde divine : son récit impressionna profondément Jung qui l'évoqua dans son *Symbole der Wandlung* en analysant la figure de Judas comme un archétype. Kazantzákis pense la trahison comme une entente entre Jésus et Judas pour que ce dernier accepte de prendre sur lui toute l'ignominie d'un geste nécessaire à l'économie du Salut. Caillois fait entendre le dialogue entre le Procureur de

7. JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie 82 sur Matthieu*, § 5.

8. I. SHACHAR, « The Emergence of the Modern Pictorial Stereotype of "the Jew" in England », *Studies in Cultural Life of the Jews in England* 5, 1975. B. BLUMENKRANTZ, *Le Juif médiéval au miroir de l'art chrétien*, Paris, Études augustinienne, 1966, p. 88sq.

9. R. MELLINKOFF, « Judas' Red Hair and the Jews », *Journal of Jewish Art* 9, 1982, p. 31-46.

10. J. GOEBBELS, *Judas Iscariot. Eine biblische Tragödie in fünf Akten*, juillet/août 1918, bibliothèque de Koblenz, NL 118/127. J. OPPERMAN, « Das Drama „Der Wanderer“ von Joseph Goebbels – Frühformen nationalsozialistischer Literatur », Dr. Phil., Fakultät für Geistes- und Sozialwissenschaften der Universität Karlsruhe, 8 mars 2005.

11. J. KLAUSNER, *Jésus de Nazareth*, Lausanne, Payot, 1933.

Judée et Judas dans lequel le disciple tente de convaincre le Romain de bien mettre Jésus à mort afin que Dieu souffre dans sa chair d'homme pour le salut de ses créatures. Actuellement, une foule d'auteurs¹² reprennent peu ou prou toutes ces idées et nous convainquent qu'il est désormais impossible de penser Judas coupable.

Ce changement radical dans l'histoire des idées ne peut s'expliquer que par un rabaissement de la figure de Jésus. Pour le dire en des termes théologiques, les XVIII^e et XIX^e siècles consacrent le passage d'une christologie « haute » dans laquelle était donnée comme évidence la toute-puissance du Christ qui exprimait sa divinité, à une christologie « basse », qui insiste surtout sur son humanité. Plus que le « Très Haut », Jésus devient le « Très Bas », plus que le Roi de Gloire, il s'affirme comme « l'un d'entre nous ». Désormais, on peut s'intéresser à sa psychologie, à la place qu'il occupait au milieu de ses contemporains, aux intrigues politiques dans lequel il fut engagé. Par contrecoup, Judas choit du rang de « traître eschatologique » s'affrontant à un Messie triomphant, d'« archi-coquin », à celui d'un « pauvre type » brisé par les machinations hiérosolymitaines, se trompant de cible et s'effarant des conséquences de ses petites démarches.

Le mystère de la trahison

Et pourtant, le mystère demeure entier. Les interprétations anciennes, comme les interprétations modernes butent sur une triple énigme. Une *énigme historique* tout d'abord, qui est celle du véritable contexte de l'acte de Judas. Trois questions se posent. Primo, pourquoi Judas trahit-il ? Le motif de l'avarice ne résiste pas longtemps à un examen précis des textes. En effet, quand bien même on se fierait aux données des évangiles, on se retrouve confronté à une véritable impossibilité. Si l'on admet que le chiffre des 30 deniers fournis par Matthieu est exact, comment lui donner sens par rapport aux 300 deniers dont parle l'évangile de Jean lors de l'onction à Béthanie (*Jean* 12, 5) ? Marie répand sur les pieds de Jésus un parfum dont le prix serait dix fois plus élevé que celui de la trahison ! L'argent ne manquait pas dans l'entourage de Jésus et il y avait certainement bien d'autres moyens d'en gagner que de conduire un homme à la mort. Secundo, pourquoi les grands prêtres ont-ils besoin de Judas pour leur livrer Jésus ? À l'époque, Jérusalem était une petite cité et Jésus était parfaitement bien connu : il prêchait en public tous les jours, accomplissait des miracles, était entouré d'une foule qui signalait à coup sûr sa présence. Il s'était même signalé par un incident au Temple qui l'avait fait connaître même à ceux qui l'ignoraient. Pourquoi payer un « indic » pour le distinguer de la foule alors qu'il était connu de tout le monde ? Comme s'en amuse Karl Kautsky qui, pour se délasser de ses travaux sur la lutte des classes, s'intéressa aussi au christianisme : « ce serait un peu comme si la police de Berlin payait un informateur pour lui indiquer un certain Bebel¹³. » De même que l'agitateur politique August Bebel était connu de tous dans le Berlin de Guillaume II, de même Jésus dans la Jérusalem de Ponce Pilate. Tertio, que fait vraiment Judas ? Les évangiles le présentent à l'arrestation de Jésus en train de l'embrasser comme un signe de reconnaissance. Se borne-t-il à leur indiquer le lieu habituel de repos de Jésus ? A-t-il fourni le premier témoignage ou la première plainte nécessaire à mettre en branle la machine judiciaire qui a ordonné une arrestation ? Embrasse-t-il le Christ pour donner le signal de l'arrestation ou pour que la troupe venue l'arrêter ne se trompe pas de suspect ? Certains exégètes, jamais en manque de propositions naïves, en vinrent à supposer qu'il faisait trop noir pour qu'on reconnaisse Jésus et qu'on avait besoin d'un familier pour être sûr de ne pas se tromper : c'est là du roman.

La deuxième énigme est *apologétique*. Elle résulte de la confrontation entre la toute-puissance de Dieu et la réalité de la livraison. Au II^e siècle déjà, le philosophe païen Celse, cité par Origène, avait vu la difficulté : « Un bon général qui commande à des milliers de soldats n'est jamais livré, ni même un misérable chef de brigands à la tête des plus dépravés, tant qu'il semble utile à ses associés. Mais Jésus, puisqu'il fut livré par ses subordonnés, n'a pas

12. On peut citer, en vrac, Hubert Prolongeau, Jean-Yves Leloup, Éric-Emmanuel Schmitt, Jean Ferniot, Morley Callaghan, Jeffrey Archer, Christian Karlson Stead, etc.

13. K. KAUTSKY, *Der Ursprung des Christentums : eine historische Untersuchung*, 1908, Berlin, Dietz, 1920, p. 388.

commandé en bon général, et après avoir dupé ses disciples, il n'a pas inspiré à ses dupes la bienveillance, si l'on peut dire, que l'on a pour un chef de brigands¹⁴. » Serait-ce que Jésus était plus indigne que le pire des chefs de brigands ? Comment peut-on croire à un tel personnage ? On se retrouve en effet confronté à une sorte de dilemme. Ou bien on admet que Jésus n'a pas su que Judas allait le livrer, et alors il faut renoncer à sa divinité, car cela veut dire qu'il n'a pas prévu ce qui allait lui arriver. Ou bien on admet que Jésus a su que Judas allait le livrer, et alors il faut penser que Jésus a *laissé* Judas le trahir, et donc se suicider et finalement se damner. Si l'on opte pour cette dernière solution – qui est bien évidemment l'option traditionnelle dans le christianisme –, on retrouve dans le cas Judas une sorte de résumé de tout le mystère du mal. Pourquoi Dieu, infiniment bon, permet-il le mal, même au nom de la liberté, comme il a choisi que Judas, dont il savait qu'il allait le trahir, fasse partie du groupe de ses familiers ? Cette proximité, cette familiarité même, entre le trahi et le traître, est irrévocablement troublante.

Enfin, il faut se confronter à la troisième énigme, qui est d'ordre *théologique* : le mystère de l'Incarnation. En s'incarnant, Dieu crée une sorte d'impossibilité logique. En effet, comme l'avait remarqué Louis Marin, la mort de Dieu est tout à la fois nécessaire et impossible¹⁵. Nécessaire parce qu'une fois né, il faut que Jésus meure s'il veut accomplir une destinée humaine et nécessaire parce que, dans le système chrétien, sa mort est rédemptrice. Mais impossible, parce que Dieu, qui est éternel, ne saurait mourir. Aussi Dieu a-t-il *besoin* de Judas pour mourir : la nécessité a besoin de l'acte aléatoire de la trahison pour se réaliser pleinement. Dieu, ne pouvant décider de mourir, confie ce rôle à un être humain qui devient par là même totalement nécessaire. Jésus, qui a besoin de l'aléatoire humain pour accomplir sa nécessité, échange celle-ci avec Judas, qui lui fournit les conditions fortuites de son arrestation. Ainsi faut-il comprendre le verbe utilisé par les évangiles. Alors que « trahir » (*προδίδωμι*) existe en grec, ils choisissent d'employer le terme « livrer » (*παραδίδωμι*) qui était auparavant usité dans des sens qui n'impliquaient nullement l'idée de trahison : remettre en main propre, remettre par succession, livrer quelqu'un au tribunal, se livrer à la débauche, se confier à la fortune. Dans le Nouveau Testament, on s'aperçoit qu'il est aussi appliqué, de manière active, à Jésus, en particulier chez Paul. Jésus s'est livré pour nous (*Galates* 2, 20) et Dieu l'a livré pour nous (*Romains* 8, 32). Il faut ainsi comprendre l'acte de Judas dans un projet plus large qui le dépasse infiniment : Dieu a livré Jésus aux hommes pour leur apporter le salut. Judas n'est qu'un maillon dans la grande chaîne de la « livraison » : Judas ne fait que livrer Jésus aux juifs, qui le livrent à Pilate, qui finit par le livrer à la mort. Du point de vue humain, Judas se borne à « livrer » Jésus aux grands prêtres, comme on remet un prisonnier au tribunal, mais du point de vue de Dieu, la mission de Jésus se comprend comme un « abandon » au monde. C'est précisément cet abandon d'un Dieu tout-puissant au monde des hommes qui est totalement incompréhensible.

La figure de Judas est donc tout sauf anecdotique. Non seulement, elle sert de modèle conceptuel, de référence ultime, à toutes les autres trahisons qui interviendront dans l'histoire. En effet, on se trouve devant le cas de figure le plus paradigmatique : Jésus, qui est par essence l'innocence absolue est trahi par l'un de ses amis dans un baiser, marque du plus profond amour. Tout discours sur les traîtres – et l'on sait que tout système a ses traîtres ! – se sert en filigrane de cette trahison « parfaite », exemplaire. Non seulement, Judas permet aussi de comprendre le complet bouleversement dans la représentation des figures bibliques et le passage, fondateur de la modernité, d'un Jésus pensé comme Dieu tout puissant à un Jésus qui pousse jusqu'à son point extrême l'humanité qu'il porte. Mais surtout, travailler sur Judas nous force à nous interroger sur le cœur même de la religion qui a marqué notre Occident. En effet, elle nous plonge dans la question insoluble de l'existence du mal et dans le fondement même du message chrétien. Se questionner sur Judas revient à se poser l'énigme suivante : pourquoi le Dieu omnipotent fait-il le choix de se livrer aux petites machinations humaines pour se

14. ORIGÈNE, *Contre Celse* I, 12.

15. L. MARIN, *Sémiotique de la Passion*, Paris, Aubier, 1971, p. 106-107.

réconcilier ses créatures, qui (dans la théologie chrétienne) se sont éloignées de leur créateur ?
Comment penser un Dieu qui fait le choix de l'impuissance ?